

L'état actuel des études stratégiques : À propos des hérissons et des renards

The State of Strategic Studies : The Hedgehogs and the Foxes

John Sigler

Volume 20, numéro 3, 1989

Les études stratégiques : où en sommes-nous?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sigler, J. (1989). L'état actuel des études stratégiques : À propos des hérissons et des renards. *Études internationales*, 20(3), 519–532.
<https://doi.org/10.7202/702537ar>

Résumé de l'article

Western writers and thinkers can be divided into two categories : those who are hedgehogs and emphasize one central vision and unity of the world, and those who are foxes who emphasize diversity, separateness and uniqueness. My argument in this article is that much of the debate about the proper place of strategic studies in the larger field of international relations stems from this major distinction. The strategists tend to be hedgehogs who take one paradigm, one set of applications and one set of political commitments and make a great deal out of it. I will argue that there is also merit to understanding that there are foxes as well, who would place the central vision of the strategists in a larger context of other truths, other applications, and broader commitments.

L'état actuel des études stratégiques: À propos des hérissons et des renards

John SIGLER*

ABSTRACT — *The State of Strategic Studies: The Hedgehogs and the Foxes*

Western writers and thinkers can be divided into two categories: those who are hedgehogs and emphasize one central vision and unity of the world, and those who are foxes who emphasize diversity, separateness and uniqueness. My argument in this article is that much of the debate about the proper place of strategic studies in the larger field of international relations stems from this major distinction. The strategists tend to be hedgehogs who take one paradigm, one set of applications and one set of political commitments and make a great deal out of it. I will argue that there is also merit to understanding that there are foxes as well, who would place the central vision of the strategists in a larger context of other truths, other applications, and broader commitments.

Le domaine des études stratégiques s'intéresse principalement à «la branche des études politiques concernée par les implications politiques de la capacité de faire la guerre». ¹ Les études stratégiques sont généralement perçues comme l'étude de l'usage de la force, ou de la menace de son recours, en tant qu'instrument politique. Le but fondamental des études stratégiques, comme le réalisme (*Realpolitik*), son parent théorique en relations internationales, est la préservation et le maintien de l'État au sein d'une anarchie internationale caractérisée par une multitude d'États souverains. ² Plutôt que d'analyser les relations diplomatiques, économiques ou culturelles, les études stratégiques se concentrent sur l'étude de l'appareil militaire comme moyen d'atteindre ce but.

Tandis que les analystes, qu'Anatol Rapoport qualifie de stratèges «abstrait», peuvent être capables d'utiliser aussi bien les concepts de l'État A ou B, en décidant quel État ils essaieront de sauvegarder, la plupart des stratèges sont des «néo-traditionalistes». Ceux-ci, tel que les décrit Rapoport, essaient d'as-

* Professeur au Département de science politique de l'Université Carleton à Ottawa.

1. Louis HALLE, *The Elements of International Strategy for the Nuclear Age*, Washington, University Press of America, 1984, p. 4.
2. R. MCKINLAY et R. LITTLE, *Global Problems and World Order*, Madison, University of Wisconsin Press, 1986, p. 71.

sur le maintien de leur propre État.³ Pour cette raison, les études stratégiques collaborent étroitement, à titre consultatif, avec les autorités d'un État spécifique.

Deux idées distinctes émergent du titre de cette analyse sur le champ des études stratégiques, particulièrement parce que j'utilise le terme «état» qui fait référence à deux différents sens du mot :

1. L'«état» du domaine suppose un examen de la littérature, des concepts, des théories, des problèmes et des succès dans un champ d'étude et de recherche et ;
2. L'«État» pris dans le sens de «pouvoir public suprême au sein d'une entité politique souveraine».

Le sous-titre de cet article est tiré du célèbre essai de Sir Isaiah Berlin qui a décrit la philosophie occidentale à partir de la dichotomie établie par le poète grec antique Archiloque : «Le renard sait beaucoup de choses, mais le hérisson en connaît une seule grande».⁴ Berlin a affirmé que les écrivains et les penseurs occidentaux peuvent être regroupés en deux catégories : les hérissons qui soutiennent une vision centrale et unitaire du monde et les renards qui s'appuient sur la diversité, la différence et l'originalité. L'un des points, que je voudrais établir ici, est qu'une bonne partie du débat sur la place véritable des études stratégiques, dans le vaste champ des relations internationales, découle de cette distinction fondamentale. Les stratèges ont tendance à se comporter comme des hérissons qui ont choisi un paradigme, une série d'applications et de responsabilités politiques, et en ont exagéré l'importance. C'est une perspective qui est, en soi, fort louable. Mais je dois dire qu'il y a aussi un certain mérite à comprendre qu'il existe des renards. Ceux-ci ne contestent pas nécessairement la vision centrale des stratèges, mais vont plutôt la situer dans un contexte plus vaste d'autres vérités, d'autres applications et de responsabilités plus grandes.

I – La définition des études stratégiques

Commençons par le problème de définition des études stratégiques. À ce propos, je fus très influencé par le travail magistral de Barry Buzan (maître-assistant au Département des études internationales de l'Université de Warwick en Grande-Bretagne), sur l'état des études stratégiques. Son étude fut commanditée par l'Institut international des études stratégiques de Londres et porte le titre apparemment modeste de : *An Introduction to Strategic Studies : Military Technology and International Relations*. Buzan y définit le champ des études stratégiques comme «l'expertise concernant les effets des instruments de force sur les relations internationales».⁵ Les études stratégiques partagent, avec

3. Anatol RAPOPORT, *Strategy and Conscience*, New York, Harper et Row, 1964, pp. 177-179.

4. Isaiah BERLIN, *The Hedgehog and the Fox*, New York, Simon et Schuster, 1953.

5. Barry BUZAN, *An Introduction to Strategic Studies : Military technology and International Relations*, London, Macmillan, 1987, p. 7.

la vaste discipline des relations internationales, une responsabilité vis-à-vis de la structure politique du système international. L'anarchie est la caractéristique principale de ce système, ce qui signifie qu'il est composé d'entités politiques indépendantes, c'est-à-dire des États, et qu'il n'existe pas de contrôleur politique suprême. Ces États «ont tous la capacité d'utiliser la force, les uns contre les autres, jusqu'à un certain degré, et leurs intérêts entrent en conflit à une fréquence et avec une intensité telles que la menace, du recours à la force, est un trait constant et inévitable de leur existence.»⁶ Les relations, dans un tel système, prennent la forme d'un équilibre des forces (*balance of power*), où l'ordre est le produit du degré de désaccord entre les principales puissances, de l'empressement des plus grands États à assurer l'ordre et de la volonté des autres de vivre selon les règles et normes issues de cet ordre. Le lecteur remarquera que cette formulation est semblable à celle des principaux écrivains réalistes tels que, par exemple, Kenneth Waltz.⁷ Pour Buzan, l'importance de la technologie militaire, au sein de ce système anarchique, est le facteur majeur qui explique la valeur des études stratégiques, en tant que sous-domaine de la discipline des relations internationales. L'expertise unique du stratège est «en fait reliée aux instruments de force, et à leur impact sur les relations entre les États.»⁸ Ayant défini le sous-domaine des études stratégiques par la combinaison de la structure du système international et de la technologie militaire, Buzan décrit, ensuite, le programme de ces études par une énumération de thèmes de recherche : course aux armements, prolifération nucléaire, défense, dissuasion et contrôle des armements. Il rejette le thème du désarmement dont la logique est, selon lui, «de toute évidence imparfaite excepté pour des fins de propagande.»⁹

Les études stratégiques et la discipline plus large des relations internationales ont en commun des concepts tels que : la puissance, la sécurité, la guerre, la paix, les alliances, le terrorisme et les crises. Mais on ne peut pas dire que ces concepts constituent l'apanage unique des études stratégiques car ils supposent des moyens supplémentaires qui dépassent la sphère du militaire. Tout en tenant compte de l'importance de la stratégie, Buzan insiste surtout sur la révolution dans le domaine de la technologie militaire, qui a accompagné la Révolution industrielle, et la diffusion de cette technologie à travers le monde. L'effet principal de cette nouvelle technologie a été de créer d'énormes différences, dans les capacités de destruction, parmi les différents États. Les inégalités, résultant d'un accès non-uniforme aux technologies, ont largement contribué à changer la nature de la hiérarchie internationale. L'année 1945 représente le grand tournant de ces progrès technologiques avec le développement des armes nucléaires. La pensée stratégique, avant l'ère nucléaire, se limitait à la manière de mener et de gagner les guerres. C'est l'apparition des armes nucléaires qui a donné naissance aux études stratégiques comme sous-

6. *Ibid.*, p. 6.

7. Kenneth WALTZ, *Theory of International Politics*, Reading, Addison-Wesley, 1979.

8. B. BUZAN, *op. cit.*, p. 7.

9. *Ibid.*, p. 250.

domaine distinct de l'étude des relations internationales. Car, bien que les armes nucléaires aient augmenté l'importance que revêt la menace de l'usage de la force en politique internationale, elles ont aussi créé des entraves majeures, dans les faits, au recours à cette même force. Buzan se rallie à la position de Bernard Brodie dans le célèbre débat de 1946 sur la dissuasion : l'objectif primordial actuel de l'institution militaire est d'éviter la guerre nucléaire. Dans le contexte du Tiers-Monde, qui reste dominé par les armes classiques, l'objectif reste toutefois axé sur la capacité de mener et de gagner une guerre.

Buzan, qui analyse la dynamique de la stratégie et des déploiements militaires, indique qu'il existe trois modèles, non mutuellement exclusifs, pour expliquer le phénomène anormal de la course aux armements, ce dernier devant être distingué du système normal qui requiert le maintien d'un équilibre militaire. Le premier modèle est celui de l'«action-réaction» qui se fonde sur l'idée d'interactions compétitives entre États. Le deuxième est constitué par le modèle structurel interne qui explique essentiellement la prolifération des armements par des facteurs domestique, d'ordre social, économique, politique ou technologique. Le troisième modèle se réfère à l'impératif technologique: dans ce modèle, les progrès technologiques engendrent des changements constants dans la stratégie et les arsenaux. Buzan complète son bilan du domaine par un long débat sur les forces et les faiblesses de la théorie de la dissuasion et le sujet connexe qu'est le contrôle des armements.

L'orientation générale du livre, même s'il y a matière à critique, s'accorde avec la description du hérisson faite par Berlin : les stratèges ont une vision centrale et des idées-maîtresses, notamment, l'insécurité qui caractérise la structure anarchique du système international, la fascination pour la technologie militaire et l'obsession au sujet de la persistance de la menace et de l'utilisation de la force comme instrument de pouvoir. Buzan tient essentiellement un discours propre à la philosophie réaliste des relations internationales. On peut donc considérer les études stratégiques comme un dérivé important, bien que non exclusif, du courant réaliste. Toutefois, le même auteur a également publié des articles, sur le sous-domaine concurrent des études sur la paix et les conflits, qui mettent en doute la sagesse de la philosophie réaliste ainsi que d'une grande partie de la théorie et de l'analyse des études stratégiques. L'œuvre de Buzan contient donc également des éléments du programme du renard (dont nous reparlerons plus loin).

II - L'état du domaine

Un groupe d'experts, qui faisait récemment un bilan de l'évolution des études de sécurité internationale, a jugé la théorie de la dissuasion comme la plus impressionnante réussite intellectuelle que nous offre le domaine des études stratégiques.¹⁰ Stanley Hoffmann avait déjà, pour sa part, clairement démontré,

10. Joseph NYE et Sean LYNN-JONES, «International Security Studies : A Report of a Conference on the State of the Field», *International Security*, vol. 12, no 4, printemps 1988, pp. 5-27.

une décennie plus tôt, le chevauchement de ce domaine avec celui plus vaste des relations internationales en répertoriant trois contributions majeures de la théorie des relations internationales : le concept de système international, les conséquences politiques de l'interdépendance économique et la théorie de la dissuasion.¹¹ Parallèlement, ce groupe a pris en considération les nombreuses critiques formulées vis-à-vis des limites de la théorie de la dissuasion et son insuffisance pour expliquer un bon nombre des nouvelles questions et priorités du domaine de la sécurité. Buzan a étayé plusieurs de ces critiques de la théorie de la dissuasion en insistant particulièrement sur sa perspective purement occidentale : la priorité accordée à la prévention de la guerre ne pouvant provenir que d'une puissance défendant le statu quo telle que les États-Unis et son alliance l'OTAN. Il en va de même de la préoccupation envers la stabilité qui reflète également les obsessions d'une puissance hégémonique. Ken Booth a grandement contribué à faciliter la compréhension du penchant ethnocentrique, de la plupart des études stratégiques, au cours des quarante dernières années.¹² En réponse au bilan américain de Joseph Nye, Helga Haftendorn reprend ces critiques en expliquant que le domaine souffre d'une « configuration hégémonique » centrée sur les États-Unis et ses priorités de défense. À titre d'exemple, elle cite le manque d'ouvrages sur la dynamique des alliances, secteur que les Américains ont négligé parce qu'ils sont à la tête même d'une alliance. Elle affirme que les chercheurs allemands, dans le domaine, se sont surtout appuyés sur la théorie des relations internationales et l'étude de la politique bureaucratique. Leur contribution aurait pu, toutefois, être plus grande dans le domaine des recherches critiques sur la paix. Elle cite particulièrement l'œuvre de Dieter Senghaas sur le concept de paix négative et l'importance des facteurs structurels autre que l'anarchie internationale. Cependant, à l'instar de Buzan, elle critique la recherche sur la paix dont l'approche est minée « par la supposition sous-jacente qu'on ne pourrait remédier aux déficiences des politiques de sécurité présentes que par des changements politiques et sociaux radicaux. »¹³

Dans un autre ordre d'idées, Philip Lawrence critique de manière encore plus acerbe le domaine. Il conteste la position épistémologique fondamentale de celui-ci, à partir des enseignements de la philosophie scientifique. Il est particulièrement sceptique vis-à-vis de l'hypothèse, plus souvent avancée par les politiciens que par les stratèges eux-mêmes, selon laquelle la dissuasion nucléaire a veillé à garantir la paix au cours des quatre dernières décennies. Cette proposition, aux yeux de Lawrence, ne peut être confirmée de façon empirique parce qu'elle n'est pas factuellement corroborée.¹⁴ Les adeptes de cette théorie auraient à démontrer que, si la dissuasion n'avait pas existé, le résultat du conflit Est-Ouest aurait été différent. Les explications alternatives de la paix, entre les

11. Stanley HOFFMANN, «An American Social Science : International Relations», *Daedalus*, vol. 106, été 1977, pp. 41-60.

12. Ken BOOTH, *Strategy and Ethnocentrism*, London, Croom Helm, 1979.

13. Helga HAFTENDORN, «The State of the Field : a German View», *International Security*, vol. 13, no 2, automne 1988, pp. 179-182.

14. Philip LAWRENCE, «Strategy, the State and the Weberian Legacy», *Review of International Studies*, vol. 13, 1987, pp. 295-310.

deux superpuissances rivales, sont au moins aussi plausibles que l'argument de la dissuasion nucléaire.¹⁵ Plus sérieusement, Lawrence s'inquiète du lourd penchant idéologique qui entoure le domaine. Il écrit que, pour être «écouté, le stratège devra être engagé dans la politique étatique et devra avoir fait un choix politique qui prédétermine la forme de tout effort intellectuel.»¹⁶ Par contre, le «discours stratégique alternatif», développé au cours des dernières années, n'a généralement pas été l'œuvre des stratèges mais plutôt celle des scientifiques, journalistes, ecclésiastiques, médecins et officiers militaires à la retraite. Le jugement sociologique de Lawrence montre que, tout en pouvant être théoriquement considérée comme «objective», l'étude des questions stratégiques est en réalité soumise à des positions politiques partisans. Il cite Edward Luttwak : «Le lecteur reconnaîtra[...] la tendance assez biaisée de la recherche stratégique, qui n'est pas neutre et dont le seul objectif est de renforcer la position d'une nation contre celle des autres.»¹⁷ Enfin, Lawrence reprend la critique morale fondamentale qui a si souvent été émise contre le champ des études stratégiques : «la prolifération stupéfiante des armements et l'aspect offensif de la stratégie contemporaine mettent en doute les valeurs que nous recherchons.»¹⁸

Dans leur compte-rendu sur les études de sécurité internationale, Joseph Nye et Sean Lynn-Jones reconnaissent la lenteur relative avec laquelle les stratèges ont abordé les questions d'éthique liées à la dissuasion nucléaire, à la guerre moderne et aux interventions.¹⁹ Ils citent de nouvelles approches, par exemple celles des Églises, des philosophes et du mouvement pour la paix, qui ont tenté d'analyser ces questions. Rapoport a opposé la pensée stratégique à ce qu'il a appelé la «pensée fondée sur la conscience» : «La question fondamentale du stratège est celle-ci : «Comment puis-je avoir le dessus dans un conflit ?». Il existe une autre question non négligeable : «Si j'ai l'avantage, quel genre de personne deviendrai-je ?»²⁰

Les principales objections de Rapoport, contre la pensée stratégique, sont d'ordre moral et opposent l'humanisme au centrisme étatique. Il conteste aussi les fondements intellectuels de cet aspect de la pensée stratégique qui dérive de la théorie des jeux. Pour lui, la seule conclusion, que l'on peut tirer de la théorie des jeux à somme non-nulle, est qu'il existe toute une série de jeux qui démontrent le «paradoxe de la rationalité».²¹ Cela signifie que ce qui est «rationnel», pour l'acteur, est «non-optimal» en termes de répercussions au niveau du système. Comment une politique étrangère, qui cherche à maximiser les valeurs d'un État

15. Voir John MUELLER, «The Essential Irrelevance of Nuclear Weapons : Stability in the Postwar World», *International Security*, vol. 13, no 2, automne 1988, pp. 55-79.

16. P. LAWRENCE, *op. cit.*, p. 301.

17. *Ibid.*, p. 307.

18. *Ibid.*, p. 308.

19. J. NYE et S. LYNN-JONES, *op. cit.*, p. 17.

20. A. RAPOPORT, *op. cit.*, p. 189.

21. Nigel HOWARD, *Paradoxes of Rationality*, Cambridge, MIT Press, 1971.

particulier aux dépens de tous les autres, ou qui fonde son raisonnement sur la morale de l'égoïsme, compte pouvoir survivre au sein d'une communauté plus grande ?

Une autre critique sociologique a, récemment, mis en relief les valeurs masculines qui dominent le discours de l'analyse stratégique. L'article, le plus souvent cité, est celui de Carol Cohn qui mentionne de nombreux exemples de l'impact de la sexualité masculine compétitive sur les doctrines et concepts stratégiques.²² Ma propre expérience dans la communauté stratégique, semble indiquer que nous devons consacrer une plus grande attention aux valeurs qui caractérisent le discours de l'analyse stratégique. Existe-t-il des différences significatives entre les systèmes de valeur de la communauté stratégique et ceux, par exemple, du domaine des relations internationales ou des autres sciences sociales ? Qui recrute-t-on dans la communauté stratégique et pourquoi ? L'un des problèmes les plus sérieux, relié au développement des études stratégiques aux États-Unis, a été le nombre disproportionné de jeunes gens très brillants qui ont été engagés dans ce domaine. Cela s'explique par le défi intellectuel que soulèvent ces questions, mais aussi à cause de l'existence de fonds considérables, disponibles pour financer le travail universitaire de cycle supérieur, la recherche et, de façon plus importante encore, les perspectives d'emplois existant dans le gouvernement américain et dans les organismes de recherche, sans compter l'accès aux « cercles fermés du pouvoir ». Cela ne signifie-t-il pas qu'il y a eu un manque d'intérêt relatif pour un domaine tout aussi important des relations internationales, soit le droit international, élément clé dans le répertoire du comportement de l'État ? La léthargie générale, qui existe dans l'étude du droit international et des organisations internationales, ne reflète pas seulement l'évolution du monde depuis 1945, mais a contribué, aussi, à créer une définition biaisée de la sécurité en la réduisant uniquement à sa dimension militaire. Le fait qu'on se trouve actuellement aux prises avec un nombre croissant de conflits militaires entre les pays du Tiers-Monde, n'est pas seulement le signe, comme l'affirme Buzan, de la faible institutionnalisation du système étatique dans ces pays, mais reflète aussi une imitation du comportement des grandes puissances.²³ Comme le commentait le *New York Times*, du 14 juin 1981, après le raid israélien sur le réacteur nucléaire de Bagdad : « La conduite du fort détermine invariablement les ambitions du faible. »

La relative importance des études stratégiques, dans le programme universitaire et dans les cercles politiques, a un lien étroit avec le contexte général des relations internationales. Pendant la guerre du Vietnam, les études stratégiques

22. Carol COHN, « Slickems, Glickems, Christmas Trees and Cookie Cutters : Nuclear Language and How We Learned to Pat the Bomb », *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 43, juin 1987, pp. 12-24.

23. Barry BUZAN, « People, States and Fear : the National Security Problem in the Third World », dans Edward AZAR et Chung-in MOON, dir., *National Security in the Third World: the Management of Internal and External Threats*, College Park, University of Maryland, 1988, pp. 14-43.

ont fait l'objet de critiques sérieuses dans la communauté universitaire américaine, ce qui a encouragé le développement des recherches sur la paix en Amérique du Nord et en Europe. La reprise de la guerre froide (qui a commencé avec l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques en 1979), et le réarmement déclenché dans les dernières années de l'Administration Carter, et renforcé sous la présidence de Reagan, ont donné une nouvelle impulsion aux études stratégiques. Robert Harkavy attribue le récent regain d'intérêt pour ces études «au déclin de la "contre-culture" et à celui du "syndrome vietnamien", au changement d'état d'esprit politique dans les universités américaines, aux tendances conservatrices chez les jeunes, au reaganisme, et aux signes d'un réaligement global de l'électorat américain». En montrant l'importance de l'idéologie politique sur cet état d'esprit, il écrit : «Les tendances politiques conservatrices impliquaient la légitimité en la croyance que l'institution de la guerre était et, est probablement, indéracinable.»²⁴ Quoique cela explique le renouveau des études stratégiques dans les années 80, d'importantes questions, à l'approche des années 90, restent en suspens. Si le relâchement des tensions Est-Ouest, commencé avec les sommets Reagan-Gorbatchev et suivi du renforcement du rôle du Conseil de Sécurité de l'ONU dans la résolution des conflits du Tiers-Monde, continue, l'intérêt pour les études stratégiques diminuera-t-il ? Ce relâchement des tensions Est-Ouest signifiera-t-il une plus grande préoccupation, dans les analyses stratégiques, pour les relations Nord-Sud ? On peut déjà observer cette tendance dans la nouvelle littérature américaine sur les conflits dans le Tiers-Monde.²⁵ L'engouement prononcé pour l'économie politique internationale signifie-t-il un plus grand intérêt pour les relations internationales en général ou cela traduit-il, plutôt, une attention et des ressources accrues pour l'utilisation des instruments économiques du pouvoir étatique, aux dépens de l'instrument militaire ? Dans une analyse empirique approfondie des grandes guerres survenues depuis 1815, William Domke constate que le commerce international est en corrélation négative avec la guerre.²⁶ Cette évidence est un rectificatif au seul exemple, souvent cité, établissant que le commerce intense, entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, n'a pas empêché la guerre de 1914.

Même dans le programme officiel des études stratégiques, particulièrement au Canada, on doit se demander pourquoi certains sujets sont privilégiés par rapport à d'autres. Pourquoi consacre-t-on tellement de temps à l'étude de la théorie et de la pratique de la dissuasion nucléaire au détriment des études sur le maintien de la paix ? Notre contribution à la première catégorie est souvent dépréciée dans les cercles stratégiques alors qu'elle est généralement reconnue

24. Robert HARKAVY, «Introduction», dans Robert HARKAVY et Stephanie NEUMAN, dir., *The Lessons of Recent Wars in the Third World*, Lexington, Lexington Books, 1988, vol. II, p. 2.

25. Voir R. E. HARKAVY et S. NEUMAN, dans *op. cit.*, Robert PFALTZGRAFF, et al., *Emerging Doctrines and Technologies : Implications for Global and Regional Political-Military Balances*, Lexington, Lexington Books, 1981 ; et Lewis WARE et al., *Low Intensity Conflict in the Third World*, Montgomery, Air University Press, 1988.

26. William K. DOMKE, *War and the Changing Global System*, New Haven, Yale University Press, 1988, pp. 107-139.

dans la seconde catégorie – allant même jusqu'à nous mériter un prix Nobel. Sommes-nous d'avis que certains sujets sont susceptibles, plus que d'autres, de nous «ouvrir des portes» ou de nous faire obtenir une promotion ? Des chercheurs canadiens, en relations internationales, ont récemment contesté la pertinence, pour la politique extérieure canadienne, du paradigme réaliste américain dominant.²⁷ Si nous estimons que le domaine des études stratégiques a été trop influencé par des préoccupations, des politiques et des débats provenant des États-Unis, alors nous devons relier les intérêts fondamentaux de ce domaine d'étude aux politiques et aux intérêts du gouvernement canadien.

III – Le programme des renards ou une nouvelle pensée et un nouveau concept : La défense non provocante

Dans son admirable revue du domaine, Buzan s'éloigne des dogmes habituels pour se préoccuper d'un sujet important : le concept de défense non provocante. Ce concept, qui a vu le jour en Europe dans les années 80, conçoit «les armes offensives et la peur qu'elles engendrent, comme le problème central des moyens militaires.»²⁸ Contrairement au désarmement, ce concept admet l'importance d'une défense adéquate, mais situe le problème au niveau de l'instabilité créée par la configuration de forces militaires adverses. Johan Galtung qualifie ce concept de «transarmement»,²⁹ ce qui signifie une évolution des dispositifs offensifs vers une situation de défense non provocante ou de défense non offensive (voir à ce sujet l'article de M. Galtung, plus loin dans ce volume). Le débat est né de l'inquiétude européenne, face à la dissuasion élargie en Europe, et du désir de minimiser l'utilisation de la menace nucléaire, en renforçant la capacité de dissuasion par négation des forces conventionnelles. La gamme des moyens de défense varie de la défense dite civile (préparation à la résistance civile en cas d'occupation militaire), à une réorientation des forces conventionnelles, au sein de l'OTAN, fondée sur les options non provocantes. Il s'agit essentiellement de rendre le pays «inattaquable, coûteux à envahir et difficile à occuper.»³⁰ La Suisse donne le parfait exemple d'une défense non offensive réussie.³¹ Elle est, bien sûr, largement favorisée, sur ce point, par sa géographie. Les États-Unis ont imposé une pareille politique au Japon, après la Deuxième

27. Axel DORSCHT *et al.*, «Canada's foreign policy», *International Perspectives*, vol. 15, no 3, mai-juin 1986, pp. 3-6 ; Axel DORSCHT *et al.*, «Foreign policy debates and realism», *International Perspectives*, vol. 15, no 5, septembre-octobre 1986, pp. 6-9 ; et Axel DORSCHT et Gregg LEGARE, «Foreign Policy Debate and Realism», *International Perspectives*, vol.15, no 6, novembre-décembre 1986, pp. 7-10.

28. B. BUZAN, *Introduction to Strategic Studies...*, *op. cit.*, p. 276.

29. Johan GALTUNG, *There are Alternatives : Four Roads to Peace and Security*, Nottingham, Spokesman, 1984, pp. 172-183.

30. B. BUZAN, *Introduction to Strategic Studies...*, *op. cit.*, p. 277.

31. Voir Dietrich FISHER, *Preventing War : Towards a Realistic Strategy for Peace in the Nuclear Age*, London, Croom Helm, 1984.

Guerre mondiale, bien qu'ils aient, depuis, changé d'avis en prenant en considération la faible participation japonaise en matière d'alliance militaire ainsi que les avantages concurrentiels, que le Japon obtient en favorisant son effort de recherche et de développement civil aux dépens de la recherche militaire.

Un certain nombre de problèmes surgissent, cependant, lorsqu'on essaie de développer le concept de défense non provocante et d'identifier, de manière satisfaisante, quels systèmes d'armes et de défense sont «défensifs» et non «offensifs». La logique militaire, d'une telle politique, vise à réduire la peur qu'ont les États d'être attaqués. Elle touche donc le «dilemme de la sécurité», implicite dans les modèles d'«action-réaction», de la course aux armements. Bien entendu, le problème vient des systèmes mixtes où certains États adoptent une position de défense non provocante, alors que d'autres conservent des capacités offensives importantes. Les alliances sont ainsi plus difficiles à réaliser dans un tel cadre. Ce dispositif servirait peu aux États qui ont investi beaucoup dans les lignes de communication stratégiques pour leur commerce extérieur, bien que l'Australie ait évolué vers une défense locale, dans son livre blanc sur la Défense de 1986. Les dispositifs défensifs seront toujours plus coûteux, parce que la défense non provocante met l'accent sur les forces conventionnelles. Le principal avantage, de cette politique, réside dans sa contribution au relâchement des tensions internationales qui seront toujours intenses tant et aussi longtemps que l'on se fiera à la peur implicite que crée toute forme de dissuasion nucléaire. Buzan pense qu'une politique de défense non provocante deviendra de plus en plus intéressante pour l'Europe, puisqu'elle présente «une synthèse pragmatique entre la vision idéaliste, qui cherche à fuir le dilemme de sécurité, et la vision réaliste du monde, où les vieux antagonismes et les nouveaux opportunistes obligent les États à défendre leurs valeurs politiques par les moyens militaires».³²

On peut considérer la défense non provocante comme un exemple d'une «nouvelle pensée» qui a caractérisé une bonne partie des discussions récentes sur l'avenir des relations internationales et de la stratégie militaire. Les Soviétiques ont utilisé ce concept pour décrire les changements de leur propre approche stratégique ; toutefois, les principales idées qui s'y rattachent ne viennent pas seulement des Soviétiques et ne sont pas particulièrement nouvelles. Les analystes soviétiques se sont largement inspirés de la recherche occidentale, surtout dans le domaine de la stratégie militaire. Lorsque Mikhaïl Gorbatchev a pris les commandes en 1985, il a demandé aux chercheurs de trouver de nouvelles solutions aux énormes problèmes (intérieurs et extérieurs) auxquels l'URSS était confrontée. Ces «nouvelles» idées n'ont pas émané du courant dominant, en relations internationales ou en études stratégiques et fondé le plus souvent sur la science politique, mais plutôt des mathématiques et des sciences du comportement, surtout de la psychologie.

32. B. BUZAN, *Introduction to Strategic Studies...*, *op. cit.*, p. 288.

John Kennedy ayant considéré avec attention les dangers d'un conflit nucléaire, après la crise des missiles de Cuba, s'était adressé à Charles Osgood, alors président de l'Association américaine de psychologie, et partisan d'une Réduction Progressive des Tensions Internationales (*Graduated reduction in international tensions* – GRIT). La célèbre «Expérience Kennedy», qui commença avec le discours à l'*American University* d'avril 1963, donna lieu à des initiatives unilatérales et réciproques de la part de Kennedy et de Khrouchtchev sur les essais nucléaires, la réduction des armements et l'expansion du commerce bilatéral.³³ L'expérience prit fin avec l'assassinat de Kennedy et avec les difficultés américaines dans la conduite de la guerre au Vietnam. Les analystes de la stratégie devraient réexaminer cette courte expérience à cause des leçons importantes qu'elle renferme. Notamment parce qu'elle démontre comment des initiatives réciproques, prises sur une base unilatérale, peuvent démontrer la volonté et la confiance politiques nécessaires pour négocier des accords réels. Deborah Larson a suggéré que les Soviétiques eux-mêmes se sont rendus compte de l'importance de la réduction des tensions dans leurs initiatives qui ont abouti au Traité de 1955 avec l'État autrichien.³⁴

Ce nouveau mode de pensée s'intéresse essentiellement aux conséquences communes dont parlait l'article d'Anatol Rapoport (cité auparavant). Une bonne partie de la pensée stratégique a été basée sur le concept de sécurité nationale et celui des jeux à somme nulle. Cette orientation «réussite-échec», fortement compétitive, rappelle largement l'éthique de masculinité critiquée par Cohn.³⁵ Schelling a apporté une contribution majeure, aux études stratégiques, en insistant sur les enseignements des jeux à motivation mixte de somme non-nulle (*Mixed motive non-zero sum games*). Dans ce cas, les résultats sont conjointement déterminés et ils ne sont pas imposés par un seul acteur.³⁶ Une bonne partie de l'œuvre de Schelling fut quand même orientée vers la manière dont les États-Unis pourraient minimiser leurs risques et maximiser leurs avantages dans un système conjointement déterminé. Pour les réalistes, le système international des États souverains est fortement décentralisé, la culture et l'appareil bureaucratique tout entier demeurant largement enracinés dans le concept de sécurité nationale et non dans celui de sécurité commune.³⁷

33. Voir Amitai ETZIONI, «The Kennedy Experiment», *Western Political Quarterly*, vol. 20, 1967, pp. 361-380 et Charles OSGOOD, *An Alternative to War or Surrender*, Urbana, University of Illinois Press, 1962.

34. Deborah WELCH LARSON, «The Austrian State Treaty», *International Organisation*, vol. 41, no 1, hiver 1987, pp. 27-60.

35. C. COHN, *op. cit.*

36. Thomas SCHELLING, *The Strategy of Conflict*, New York, Oxford, 1963.

37. Pour un effort international majeur qui vise à appliquer un mode nouveau de pensée aux questions de sécurité, consulter le rapport de la *Independent Commission on Disarmament and Security Issues*, présidée par le Premier ministre suédois Olof PALME, *Common Security : a Blueprint for Survival*, New York, Simon et Schuster, 1982.

Rapoport a observé que la pensée, basée sur les jeux à somme non-nulle, sape les fondements mêmes de la pensée stratégique conventionnelle.³⁸ Une décision rationnelle collective confère plus d'avantages, aux États, que les décisions rationnelles prises individuellement. Il écrit :

Agir dans ces conditions signifierait que l'on permet à l'intérêt collectif de l'emporter sur l'intérêt individuel. Mais si les États le font, ils seraient effectivement en train d'abandonner la sécurité nationale comme principe guidant leur politique et, avec elle, la raison d'être des institutions militaires. Par conséquent, quoique les discussions sur les modèles de situation conflictuelle des jeux à somme non-nulle soient familières dans la littérature militariste, leurs implications ultimes sont rarement, pour ne pas dire jamais, recherchées.³⁹

Malgré ses nombreuses publications et son rôle, en tant qu'éditeur de la section sur la théorie des jeux de l'influent *Journal of Conflict Resolution*, Rapoport n'a jamais été pris au sérieux, comme il aurait dû l'être, en tant qu'artisan majeur d'un nouveau mode de pensée en relations internationales et en études stratégiques. Son influence, dans le domaine, est restée marginalisée jusqu'au début des années 80 lorsque Robert Axelrod, politicologue à l'Université du Michigan, a organisé un tournoi de jeux informatisés afin de déterminer la stratégie la plus efficace dans un jeu à motivation mixte de somme non-nulle (ce jeu est aussi appelé le «dilemme du prisonnier»).⁴⁰ Ce tournoi a attiré plusieurs des stratèges les plus connus. Un bon nombre d'entre eux avaient élaboré des stratégies compliquées, pour trouver un «vainqueur». Aucune de celles-ci n'ont été en mesure d'apporter des améliorations à la simple stratégie du «tac au tac», suggérée par Rapoport, et qui consiste à coopérer d'abord et à adopter ensuite la première manœuvre de l'adversaire. Cette stratégie s'est avérée efficace parce qu'elle était «appropriée» (ce que Axelrod définit par «ne jamais être le premier à s'enfuir»), elle était également «répressive» (en ce sens qu'elle punissait toute défection), «clémente» (par sa propension à coopérer, à l'exception d'une «punition» unique) et «évidente» (parce que l'adversaire pouvait facilement la comprendre et faire la même chose en retour). Axelrod fut tellement impressionné par le succès de la simple stratégie de Rapoport qu'il l'a appliquée, par la suite, dans une série d'exemples historiques et même dans la théorie de l'évolution biologique, déclarant que la coopération, et non le conflit, semblait être en fin de

38. Même un analyste aussi subtil que B. BUZAN, *Introduction to Strategic Studies*, p. 205, confond ces idées éclairantes, issues de la théorie des jeux. Car il assimile, par erreur, le dilemme du prisonnier et le jeu de la «poule mouillée» (*Chicken game*) – les jeux considérés, par les stratèges nucléaires, comme représentant le mieux une rivalité nucléaire – à des jeux à somme nulle, alors qu'ils sont des jeux à somme non-nulle. Les implications, quant au besoin d'une rationalité collective, sont donc perdues.

39. A. RAPOPORT, *Changing Conceptions of War in the United States*, dans Ken BOOTH et Moorhead WRIGHT, dir., *American Thinking about Peace and War*, New York, Barnes et Nobles, 1976, p. 75.

40. Axelrod décrit le tournoi et ses résultats dans *The Evolution of Cooperation*, New York, Basic, 1984, pp. 27-54.

compte la principale loi de la nature. L'éminent zoologiste anglais, Richard Dawkins, a jugé le livre d'Axelrod et la stratégie de Rapoport comme étant essentiels pour comprendre le rôle de l'intelligence humaine dans la correction des contradictions d'un comportement égoïste, tellement manifeste en politique, en économie et en relations internationales.⁴¹

Deborah Larson a montré l'importance de combiner les approches complémentaires, que sont les théories du GRIT et du «tac au tac», pour comprendre la politique étrangère. L'auteur signale que la condition *sine qua non* pour la réussite de la stratégie de coopération réciproque (la stratégie du «tac au tac»), repose sur le fait que les deux joueurs prévoient une relation suivie et que l'«ombre de l'avenir» plane lourdement sur leurs calculs. La confiance n'est pas nécessaire étant donné que les joueurs apprennent à collaborer au moyen d'un processus de modification de leur comportement. Tout le problème du dilemme du prisonnier réside dans l'initiation d'un processus de coopération, sinon les antagonistes s'enferment dans une stratégie mutuelle de fuite. Faire démarrer le processus de coopération est l'élément crucial et c'est ici qu'un programme minutieux d'initiatives unilatérales, en fonction de la stratégie du GRIT, peut jouer un rôle vital.⁴²

Les récentes déclarations des dirigeants soviétiques semblent s'inspirer des idées de la théorie des jeux et de la psychologie sociale des situations à motivation mixte, bien que la méfiance de quarante années de guerre froide et les pressions bureaucratiques, pour maintenir une pensée axée sur le statu quo, n'ont pas encore provoqué une réponse politique très imaginative. L'opinion publique, toutefois, réagit en se rendant compte que l'accent mis par Dawkins, sur l'intelligence de la coopération, peut encore nous sauver d'une catastrophe écologique ou militaire. Quant aux stratèges, ils sont peut-être devenus tellement préoccupés par leurs analyses qui prévoient le pire (reflet des leçons de 1938-39), qu'ils sont incapables d'envisager d'autres possibilités. La capacité de représailles tient une place essentielle dans les stratégies du GRIT et du tac au tac; on ne peut donc pas dire qu'elle soit contraire à l'utilisation des moyens militaires, bien que l'action coopérative soit la priorité. Si notre pensée se développe de cette façon, la défense et la dissuasion pourraient donc jouer le rôle de police d'assurance contre une attaque-surprise ou face à un adversaire hostile, tout en réduisant, du même coup, l'éventualité de tels développements néfastes et le coût à payer pour cette assurance.

Les relations internationales sont présentement caractérisées par un relâchement important des tensions et par la perspective d'une confiance accrue envers le Conseil de sécurité des Nations Unies pour faire face aux menaces contre la paix et la sécurité internationales, particulièrement dans le Tiers-Monde qui a si souvent été le théâtre des confrontations Est-Ouest. Il serait vital,

41. Pour un exposé des idées de R. DAWKINS, voir son émission télévisée, *Nice Guys Finish First*, produit par la BBC dans *Vista series*, 1987.

42. D. LARSON, *op. cit.*, pp. 30-34.

étant donné que nous sommes dans une ère de changement, de voir dans quelle mesure les études stratégiques pourront contribuer aux nouvelles approches qui se préoccupent de la sécurité commune, de la sécurité mutuelle et de l'ensemble des rapports entre la défense, la diplomatie et le développement international. Plutôt que d'être un domaine maîtrisant un seul secteur et le défendant avec énergie, les études stratégiques pourront-elles aussi considérer qu'il existe un ensemble de priorités beaucoup plus vaste, et que l'intérêt, porté à la défense et à la prévention de la guerre nucléaire, n'est qu'une partie du tableau de la sécurité dans un monde de plus en plus interdépendant ? Après tout, ce que disait Berlin, à propos du vrai problème du hérisson, est que celui-ci n'a qu'une seule conception cohérente du monde et une seule idée fixe par laquelle il essaye de tout expliquer.⁴³ Si les études stratégiques n'arrivent pas à effectuer cette transition vers un ensemble de nouvelles priorités de recherche, alors leur rôle intellectuel et politique pourrait être encore plus marginalisé.

43. Isaiah BERLIN, interview, *Christian Science Monitor*, 8 avril 1983.